

ERIC VASSEUR

ON NE FAIT PAS QUE
DANS LA DENTELLE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

CATHERINE BLONDEL	NATHALIE LEMAY
NICOLAS BLONDIAUX	SYLVIE LEURIDAN
SAMIR BOURFISSI	MARIE LEYRI
CAROLE DAEL	DENISE LIÉGEOIS
SÉVERINE DEPROST	BÉATRICE MACKOWIAK
ISABELLE DEVOS	JEAN-CLAUDE MALINES
ÉMILIE DOLPHENS	MARIE MATHELIN
JULIE ET JULIEN DONNETTE	CHRISTINE NOBRE
PIERRE & SYLVIE DUMAS	CHRISTOPHE SAILLY
CLAUDINE ESPINOSA	RICHARD SION
AGNÈS GEILER	MAGALIE VANOVERBERGHE
FRANÇOISE GROSBEAU	SYLVIE VAQUEZ
JEAN GROSBEAU	CATHERINE VASSEUR
AHMED KACER	JULIE VASSEUR
CHANTAL KHIENESOUNTHONE	PERRINE VERSMISSE
FRANÇOISE LANDRY	HÉLÈNE VIARD

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

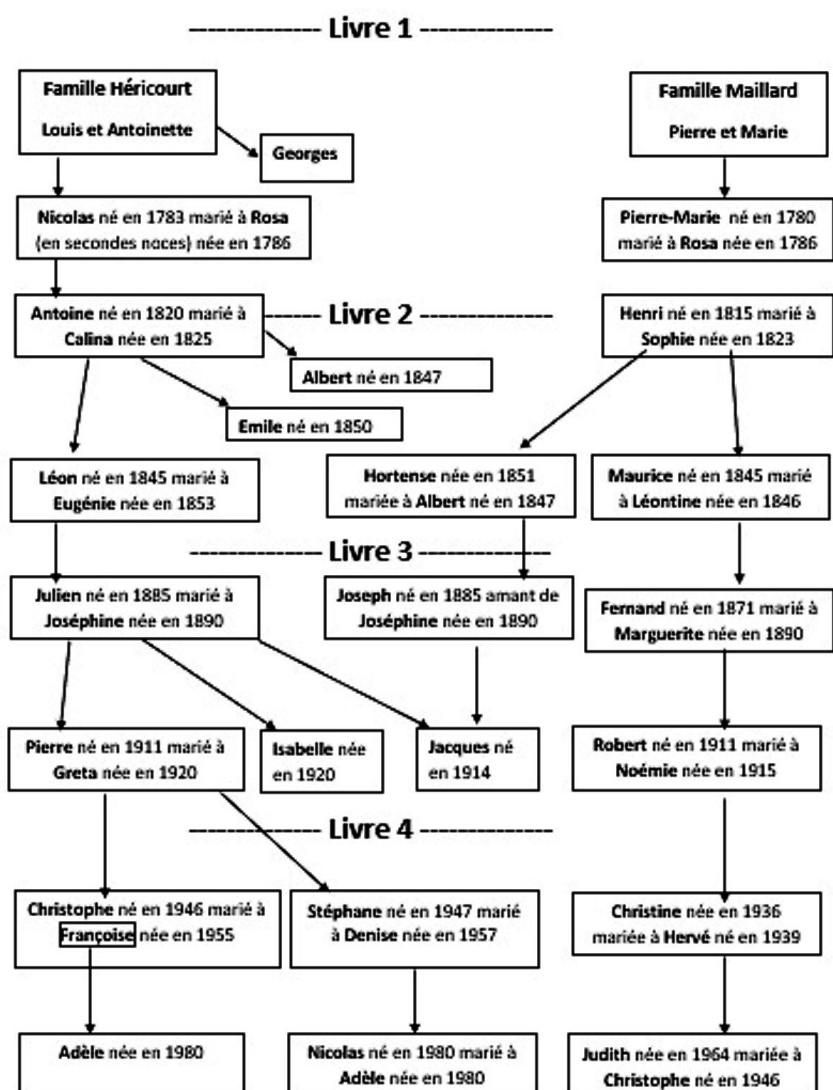
ISBN : 978-2-37916-657-0

Dépôt légal : avril 2021

Dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens.

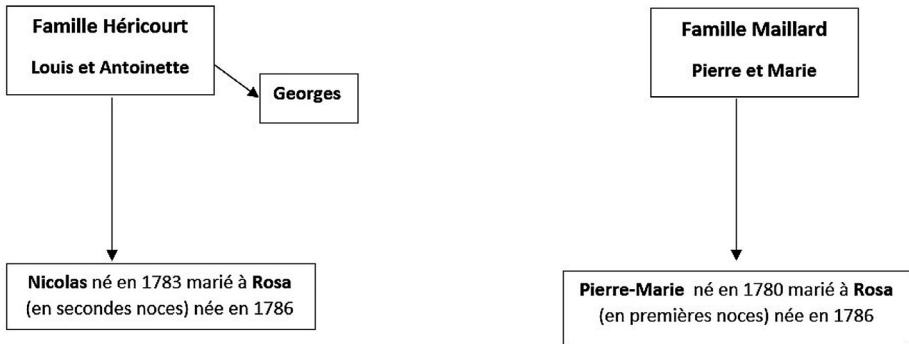
Jean Baptiste Massillon

Arbre généalogique simplifié



- Livre 1 -

Un fils d'agriculteur...



Une petite lueur tanguait à l'entrée du port de Calais en ce soir de mai 1814. La mer était calme. Les nuits étaient encore froides. Il faisait très noir. Le vent, comme à son habitude, soufflait de manière continue, au-dessus de la Manche.

Nicolas Héricourt faisait les cent pas avec sa lampe-tempête, chaudement emmitouflé dans sa redingote noire au col relevé. Il était impatient. Il humait l'écume des petites vagues qui se cognait contre la paroi du quai. C'était une vieille habitude. Il allait et venait au gré de ses pas entre les deux bittes d'amarrage près du quai de déchargement des marchandises. Le clapot tirait sur les cordages des bateaux de pêche endormis qui semblaient attendre leurs propriétaires. Quelques drisses en chanvre claquaient au son du vent dans un tempo régulier.

Il se souvenait du camp de Boulogne où il avait été appelé en renfort avec son cousin Pierre-Marie Maillard en 1803. C'était alors la gloire. Napoléon « bouffait » du lion. Tout lui réussissait. Il ne lui restait que la perfide Albion à dompter, cette terre que l'on ne pouvait distinguer de la côte que par temps clair. Il lui suffisait presque de tendre la main pour s'approprier le sol anglais.

Nicolas avait été employé comme douanier et manœuvre pour contrôler et aider les embarcations à mouiller. Toutes les régions françaises avaient envoyé des bateaux, même des péniches à voile et à fond plat pour le transport des troupes. Son cousin « Marie », comme il aimait l'appeler

pour « l'emmerder », avait été embauché comme maçon. Il était sous la responsabilité d'un ingénieur militaire. L'ouvrier construisait des plateformes en hauteur. C'étaient des « tours à feu ». À leur sommet, on brûlait du bois puis du charbon pour avertir les marins de la proximité de la côte. Ce rivage n'était pas la Bretagne. Il n'avait pas de phare.



Le camp de Boulogne ; il s'agissait pour l'empereur de construire une flottille de deux mille embarcations à fond plat (prame, canonnière, péniche). L'armée était constituée de vingt mille marins, cent cinquante mille soldats, et de neuf mille chevaux. À titre de comparaison, à cette époque, Marseille ou Lyon comptait chacune, cent dix mille habitants.

Pour l'heure, « Marie » était encore avec lui. Il lui avait demandé de faire le même boulot, mais cette fois, il lui avait précisé qu'une seule plateforme suffirait. Il n'attendait d'ailleurs qu'un seul bateau. L'ouvrier ne posait jamais beaucoup de questions. Il le suivait partout et toujours en râlant.

Nicolas leva les yeux et les plissa. Le vent froid lui faisait faire un rictus. Il regarda en haut, la vieille Tour du Guet toute proche. Elle avait bien quarante mètres de hauteur. Le jour, deux guetteurs scrutaient habituellement l'horizon par rotation toutes les heures et demie. La nuit, la tour était désertée. C'était bien ce que le douanier souhaitait.

Nicolas avait demandé à Marie de lui faire signe s'il voyait un fanal, une lanterne de navire. Il attendait un bateau de pêche anglais et il était le seul à le savoir. Il avait une crainte, que l'embarcation soit arraisonnée par la douane française, ce qui aurait été un comble. Cette situation engendrerait la fin de son métier et de ses ambitions. Napoléon avait interdit aux Anglais d'accoster sur les rivages de France.



La Tour du Guet de Calais a été construite en 1229. Elle se situe près de la place d'Armes où se trouve la statue de Charles de Gaulle et d'Yvonne Vendroux. Le général et sa femme se marièrent tout près de la tour, à l'église Notre Dame en 1921. Précision, il n'y a plus de guetteurs.

Avec le blocus continental établi en 1806, il n'existait plus de commerce avec l'Angleterre. Pourtant des bateaux anglais rôdaient toujours, malgré l'interdiction.

Mais depuis que l'empereur avait été envoyé sur l'île d'Elbe, les trafics avec les Anglais pouvaient reprendre ; cependant ce dernier était, paraît-il, revenu, et c'est bien ce qui inquiétait Nicolas Héricourt.

Il se retourna à l'appel de son cousin. Pierre-Marie n'avait pas changé, le poil hirsute, la moustache blonde, il faisait penser à un gaulois avec de grosses mains calleuses de maçon. Il ne lui manquait que la braie comme pantalon. Il portait une tunique, un manteau de couleurs vives à carreaux avec une cordelette nouée autour de la taille, des brogues aux pieds en cuir souple et des chaussettes de laine. Une écharpe posée sur l'épaule, était nouée autour du cou, et glissée dans l'encolure de son manteau.

— Eh Nico ! On se les gèle ! On va faire le con encore combien de temps ? Ça fait trois nuits qu'on guette l'horizon pour rien !

— Le temps qu'il faudra, lui répondit Nicolas, de manière laconique.

Le maçon haussa les épaules et se dirigea vers son ouvrage. Il pensait que le fils de sa tante prenait de plus en plus de « grands airs ». Toujours habillé de noir, le cheveu brun, court et plaqué sur le crâne. Avant, à Boulogne, il était militaire et portait un uniforme vert de douanier. Maintenant, « Monsieur » avait pris de l'avancement, il n'était plus dans les brigades, mais dans les bureaux. Il était chargé de la taxation. Il menait des enquêtes. Il était enveloppé, au-dessus d'un gilet court, d'un long manteau noir qui couvrait ses genoux. Des bottes de cuir terminaient sa haute silhouette.

— Il ressemble à une grande chauve-souris, se moquait le maçon.

Nicolas Héricourt était le deuxième fils de Louis Héricourt. Ce dernier était devenu un propriétaire terrien assez aisé. Il possédait cent cinquante hectares de terre. Le domaine était complètement circonscrit par un cours d'eau. Il était composé de pâtures, d'une belle ferme, de deux hangars et de quelques bêtes, au Bourg Saint-Pierre, près de Calais. Sa prospérité était arrivée grâce à la pomme de terre, au blé et à la population urbaine, en pleine croissance. Les patates étaient bon marché et se conservaient relativement bien par rapport aux fruits et aux légumes. Une grande partie de son bien était dédiée à ce tubercule. Sa femme, Antoinette Boulanger, faisait de manière artisanale de la dentelle sur fuseaux qui lui prenait beaucoup de son temps. Elle réalisait de beaux motifs qui plaisaient aux familles aisées. Jeanne, « une bonne à tout faire » restait à la maison pour les tâches ménagères et l'élaboration des repas.

Louis Héricourt espérait que Nicolas reprendrait l'exploitation avec son frère Georges, de trois ans son aîné. Ce dernier avait un pied bot comme Talleyrand en son temps. Il était appareillé. Ce handicap ne l'empêchait pas de travailler comme tout un chacun. Il était aidé par trois journaliers. Georges était le portrait de son père... bourru, travailleur, avare. Quant à Nicolas la vie de paysan était bien trop rude pour lui. Il vivait toutefois encore, tout comme son frère aîné, chez ses parents à trente-deux ans. Il en avait assez. Il tenait

enfin un plan qui le rendrait riche, pour sûr.

De nature orgueilleuse et fière, Nicolas ne parlait pas beaucoup. On avait du mal à discerner ce qu'il pensait vraiment, comme s'il avait enfoui au fond de son être de lourds secrets, qu'il ne fallait absolument pas divulguer. C'était un homme impatient. Il n'aurait jamais su attendre que le blé vienne à maturité pour le récolter. Se trouver à la merci des saisons pour obtenir une bonne récolte ne lui convenait pas. Ce qu'il souhaitait avant tout, c'était l'indépendance et la libre entreprise. Être maître du jeu, voilà ce qu'il adorait. Jouer avec la stratégie, profiter des opportunités, prendre des décisions. Écraser si besoin un adversaire ne le gênait pas du tout.

*

Pierre-Marie avait le même âge que son cousin. De nature joyeuse, il paraissait toujours de bonne humeur. Pourtant cette bonhomie cachait une tristesse. Il était d'un naturel inquiet. Il avait du mal à dormir la nuit. Il avait passé une enfance en demi-teinte. Il avait été recueilli par sa tante Antoinette au décès de ses parents et pensait, peut-être à juste titre, qu'il resterait l'éternel second. Il avait donc pris l'habitude d'exécuter ce que son cousin souhaitait. En prenant de l'âge, à l'adolescence, il avait voulu s'affranchir de la famille Héricourt. Il avait été pris comme apprenti chez les parents de Rosalie et avait su s'imposer comme un bon ouvrier.

Monsieur Flour, le patron, père de Rosalie le laissait s'occuper des commandes et lui donnait des responsabilités pour le bon déroulement des travaux. Puis Pierre-Marie était devenu le chef d'une petite équipe de trois ouvriers avec un autre maçon et deux charpentiers. Monsieur Flour prenait de l'âge et lui faisait maintenant pleinement confiance. En secret, Pierre-Marie rêvait de reprendre la petite entreprise. Il aurait tellement aimé être plus reconnu pour ses réalisations au travail. Il était attiré par Rosalie, leur fille, depuis pas mal d'années, mais n'osait pas se déclarer. Elle lui paraissait tellement inaccessible. La mère de Rosalie n'aurait jamais voulu d'une telle union. Elle aurait certainement préféré un mariage avec un notable de la ville, mais le destin en avait décidé autrement.

Ses patrons commençaient à peine à s'embourgeoiser lorsque l'accident survint. Monsieur et Madame Flour s'étaient rendus à un spectacle. C'était un soir. Il faisait sombre, il pleuvait du crachin, les pavés étaient mouillés. La mère de Rosalie glissa et tomba sur la chaussée, son père tenta de la relever et ne vit pas à cause de son haut-de-forme, une calèche et deux chevaux qui arrivaient à vive allure. Le drame fut inévitable. Les deux parents furent écrasés par les roues. Le destin de Pierre-Marie bascula.

Monsieur Flour avait certes possédé une petite entreprise florissante de travaux en bâtiments, mais l'héritage mit en évidence pas mal de dettes. Le maçon fut déçu une nouvelle fois. L'ouvrier avait travaillé exclusivement pour eux et fut sur le moment dérouté par ce drame.

Rosalie, se sentant complètement abandonnée, se laissa aller dans les

bras réconfortants du maçon. L'ouvrier fut surpris qu'une aussi belle jeune fille pût s'abandonner contre son épaule. C'était inattendu, mais toutefois rassurant. Il le savait bien, cette femme était trop belle pour lui. C'est ce qu'il percevait. Elle avait un joli minois rempli de petites taches de rousseur. Elle possédait une magnifique chevelure rousse ondulée qui descendait avec grâce sur ses épaules et qui encadrait de magnifiques yeux verts. Ils se marièrent pourtant. Pierre-Marie semblait être la seule planche de salut de Rosalie... Pour l'instant.

Le couple était mal assorti. Rosalie aimait les belles toilettes. Il lui en restait en réserve. L'une d'entre elles lui servit de robe de mariée. Pierre-Marie, plus petit que sa femme, était engoncé dans un costume trois-pièces, avec un pantalon trop long « en tuyau de poêle » et il portait des fleurs des champs à la boutonnière de sa veste.

Le couple ne put se rendre acquéreur que d'une petite maison sans confort près de la place Crève-Cœur à Saint-Pierre. L'habitation était sombre, elle semblait être enveloppée d'un manteau noir toutes les après-midis. Une table, deux chaises, un buffet et un peu de vaisselle remplissaient l'espace. Une cave éclairée par un soupirail servait de latrines, que Pierre-Marie nettoyait quotidiennement. Une charrette passait tôt le matin pour ramasser les excréments remontés dans des seaux. Des odeurs douteuses remontaient parfois dans la pièce de vie, quand il était parfois impossible d'ouvrir la seule fenêtre du rez-de-chaussée qui donnait sur la rue. L'étage servait de débar-ras. La naissance d'Henri égaya bientôt l'atmosphère.

Pour l'heure Pierre-Marie Maillard avait doublement de la chance. Il avait récupéré un beau brin de fille et un joli petit garçon. Hélas il était jaloux. Les mâles se retournaient au passage de sa belle, ce qui l'exaspérait considérablement. La gent masculine se moquait sous cape d'un tel assortiment.

Rosalie respirait fraîcheur et joie de vivre malgré la perte récente de ses parents. Le maçon bougonnait et râlait souvent. Heureusement, l'arrivée de leur enfant, Henri, apaisait la maisonnée.

La mère de Pierre-Marie, Marie Boulanger, avait fait un mariage d'amour. Elle avait rencontré son futur mari Pierre Maillard, en allant chercher du poisson pour la famille, sur le port de Calais, au « Bassin du Paradis ». Ce beau brun jovial déchargeait les marchandises sur les quais. Il était mort d'un accident par écrasement, sur le port. Un palan avait cédé, sous le poids d'une cargaison. Pierre-Marie n'avait que trois mois lors du drame. Sa mère, Marie, atteinte de tuberculose, avait suivi son conjoint dans la tombe six mois plus tard. Le petit fut recueilli par sa tante Antoinette.



Le « Bassin du Paradis » est la plus vieille partie du port médiéval de Calais qui abrita jusqu'à cent bateaux. À l'heure actuelle il ne reste qu'une vingtaine d'embarcations de plaisanciers et de pêcheurs. Précision : hormis le poisson, on ne décharge plus de marchandises. Le seul risque d'écrasement serait de tomber lors d'une tempête entre un bateau et la digue de pierre.

*

Soudainement Pierre-Marie Maillard vit une lumière qui éclairait par de petits reflets argentés la surface de l'eau. Il était trois heures du matin. Un navire approchait, un lourd bateau de pêche, un sloop. Sa ligne de flottaison était basse. Il paraissait très chargé. Un des marins agita une lampe. L'embarcation accosta doucement sur le quai. La voile avait été affalée au large. Six hommes levèrent leur rame. Ils étaient frigorifiés dans leur tenue de pêcheur. Le maçon les regarda, tout étonné par leur tenue. Ils portaient tous un bonnet de laine, une veste de gros lainage par-dessus la chemise de mer, un caban à capuchon, des bas de laine, des bottes de cuir avec des semelles en bois.

— Ils sont venus pour un folklore, se dit en se marrant l'ouvrier.



Le caban était utilisé par les pirates du 15e au 17e siècle, puis par les pêcheurs. C'est un manteau court chaud et imperméable avec une capuche.

La traversée semblait toutefois avoir été éprouvante. Les marins avaient les traits tirés et paraissaient gelés. Le douanier leur demanda, en faisant de grands signes, de s'approcher de la grue de quai.

— Hello, Monsieur Héricourt?

— Oui, c'est moi, répondit Nicolas.

— Moi, I am Mister William Radcliffe, do you remember? dit le premier marin.

— Mais c'est des « Angliches », dit Pierre-Marie, tu aurais pu me prévenir !

— Ah oui, est-ce que tu serais venu, si je t'en avais informé ? chuchota

Nicolas.

— Mais merde, c'est des ennemis ! surenchérit Pierre Marie.

— Tais-toi, c'est des ouvriers, pas des soldats. Amène-moi plutôt les boulonnais.

Le maçon s'éloigna en maugréant et partit chercher les deux chevaux de trait et la carriole. Quand il revint, les six hommes étaient au sec. Ils venaient de fixer leur bateau sur une bitte d'amarrage.

— Ils ne sont pas seulement ouvriers, pensa Pierre-Marie Maillard.

Nicolas Héricourt s'approcha de la grue manuelle du quai. Elle ne pouvait pas soulever plus de cinq cents kilos. La marchandise était composée de huit caisses qui n'excédaient pas deux cent cinquante kilos, l'unité, selon le manuscrit. Il ne restait plus qu'à alléger l'embarcation.

C'est alors que les hommes se présentèrent un à un : Misterys Boot, West, Young, Hurst, Arnett.

Monsieur Boot était le patron du bateau de pêche. Messieurs West et Young étaient des monteurs de machines et Messieurs Hurst et Arnett étaient des tisserands. Monsieur William Radcliffe était le vendeur des machines.



Certains descendants de ces Anglais vivent encore à Calais.

Pierre-Marie approcha la charrette près du navire. À la lumière de la seule lampe-tempête, le déchargement commença. La manœuvre s'effectua doucement. Le maçon avait une vraie hantise. Il s'imaginait qu'un palan pouvait céder. Il repensait à son père écrasé.

À cinq heures du matin, tout était terminé. Nicolas invita alors les hommes dans un estaminet non loin de là, celui de « la Tour du Guet », pour qu'ils se réchauffent. Ils entrèrent dans cet espace embué par le tabac. Ils prirent chacun un pot de bière.

Le douanier expliqua au maçon les raisons de cette équipée nocturne.

— Monsieur William Radcliffe a essayé de rentrer clandestinement en France, il y a trois mois, pour vendre du matériel de tissage. Le commerce du textile avec l'Angleterre avait été interdit par Napoléon. Les tisserands anglais étaient ruinés à cause des mouvements sociaux dans leur pays. Monsieur William Radcliffe s'est fait appréhender par la douane française. J'ai effectué l'interrogatoire avec un précepteur qui causait anglais.

Nicolas poursuivit :

— J'ai tout de suite compris l'opportunité de ce commerce. J'ai dû demander au traducteur quelques rudiments sur la langue anglaise pour me

faire comprendre. L'Angleterre est très en avance sur les métiers à tisser. Dans ces huit caisses que nous avons débarquées, se trouvent des machines mécaniques anglaises à tisser en bois Leavers, actionnables par le pied ou la main. Elles font chacune un mètre de largeur. Tu te rends compte, en France, les dentellières travaillent encore manuellement avec des fuseaux. Comme ma mère d'ailleurs.

Nicolas reprit :

— À la suite de l'interrogatoire, je n'avais retenu, bien évidemment, aucune charge contre lui. J'avais plutôt convenu de faire affaire avec lui. De surcroît le nouveau roi Louis XVIII, avant le retour de Napoléon, s'était réfugié au Royaume-Uni quatre ans avant de revenir en France. Les rapports entre les deux pays ne s'étaient toujours pas améliorés pour autant. Pour nos « petites affaires », nous avons donc retenu une semaine sur le calendrier, sans préciser quel jour exactement, ne sachant pas qu'elle serait la meilleure météo, pour effectuer les trente-six kilomètres qui nous séparent. Pour eux, le plus dur était de traverser la Manche sous une « belle journée » et attendre au large l'arrivée de la nuit et pour nous, d'espérer plusieurs soirées de suite leur venue.

Nicolas s'arrêta et reprit son souffle :

— Par chance, il n'y a eu que trois nuits. Les hommes qui l'accompagnent, sont mécaniciens et monteurs de machines. Une fois formés, nous garderons les deux mécaniciens qui n'ont plus de travail. Les deux monteurs resteront aussi pour assurer la maintenance et le travail. À terme, nous aurons quatre techniciens, il nous en faudra quatre autres. Monsieur William Radcliffe repartira dans deux jours, pour trouver de nouveaux clients avec Monsieur Boot.

Une fois tout le monde réchauffé, le groupe repartit pour le hangar désaffecté des parents de Nicolas afin de décharger les machines.

Pierre-Marie avait la bouche grande ouverte et avait du mal à digérer la nouvelle.

— Mais comment vas-tu payer « L'angliche » ? dit le maçon.

— Tu ne le sais peut-être pas, mais j'ai renoncé à assurer la reprise de l'exploitation. Le père était furieux, et j'avais besoin d'argent. Le vieux ne voulait rien savoir. J'étais dans la merde. Mais il y a un mois, comme tu le sais, il est décédé d'une pneumonie d'après notre médecin de famille le Docteur Carlier. Il avait soixante-cinq ans. On a gardé Maman dans la ferme. En définitive, je suis passé chez le notaire, Maître Louf, avec mon frère aîné Georges. Il a été décidé que je garderais les deux grands hangars et le terrain aussi. Comme la terre ne m'intéressait pas, j'ai demandé la valeur de cet héritage en pièces d'or. Je laisse la ferme à mon grand frère. Il est ravi.

— Mais tu es complètement à la ramasse, dit le maçon. Moi, je ne paye qu'avec des pièces en cuivre, je n'ai jamais vu de pièces d'argent et encore moins en or !

— Le monde appartient aux entrepreneurs. Le pays va entrer dans une révolution industrielle, j'en suis persuadé. On va suivre le Royaume-Uni dans

ce domaine et les dépasser, poursuivit Nicolas.

Les compagnons reprirent leur chemin après s'être réchauffés dans l'estaminet. Ils arrivèrent au premier hangar, au petit matin. Les murs étaient constitués de rouge barre, alternance de craie et de briques. Une grande porte en bois occultait l'entrée. Le sol était en terre battue. Un escalier de meunier menait à une galerie vide qui servait jadis au stockage du foin pour l'alimentation du bétail.

L'équipe entreprit de rentrer la charrette et les boulonnais pour le déchargement dans le hangar. Pierre-Marie râlait. Il fallait sortir les caisses de deux-cent-cinquante kilos avec un câble de treuil et un palan (engin de levage agricole muni d'une poulie) et les déposer par terre. Une fois le travail terminé, Nicolas montra aux Anglais le second hangar, où il avait positionné des lits de camp, trois tables en bois de poirier, quatre bancs, un vieux buffet en frêne, un petit bahut où étaient entreposées des boissons. À côté du deuxième hangar se trouvait une écurie pour les deux boulonnais, la carriole et un tombereau basculant.

— Pour votre toilette, vous avez un puits et deux seaux à l'extérieur. On vous amènera à manger de la ferme. Sur ce... bonsoir, dit-il à la volée. Nicolas Héricourt s'était rendu compte que Monsieur William Radcliffe comprenait parfaitement le français. Pourquoi avait-il fait semblant de ne pas le comprendre lors de l'interrogatoire quelques mois plus tôt ?

*

Le lendemain, Nicolas Héricourt entreprit de chercher de la matière pour alimenter ses machines. Son travail lui permettait de trouver des correspondants. Il avait repéré un liniculteur, qui s'avérait être un des voisins de la ferme, avec lequel il n'aurait aucune difficulté à négocier. Il devait le revoir aujourd'hui. Ce dernier s'appelait Saulier et utilisait des ouvriers du Royaume-Uni des Pays-Bas pour cultiver et transformer le lin en fibres textiles.

Le douanier avait vite repéré le lascar. Il avait arrêté un contrebandier transfrontalier qui essayait de vendre du tabac à la moitié du prix français. Après interrogatoire, Nicolas avait appris que sa couverture était son emploi chez le liniculteur. Ainsi, l'agriculteur se graissait la patte deux fois, au travers d'une main-d'œuvre bon marché et d'une commission substantielle sur les ventes de tabac. Il fournissait à son ouvrier une charrette et un cheval pour ramener le produit de sa contrebande une fois par semaine. La frontière n'était qu'à trente kilomètres.

Nicolas Héricourt fit entrer Monsieur Saulier dans son bureau des douanes. Le liniculteur parla de son métier et de ses contraintes, en y mettant toutes les intonations nécessaires pour la bonne compréhension de son travail, sans oublier de grands gestes pour montrer l'ampleur de sa tâche. Le douanier écouta patiemment. Son regard noir fixait la fenêtre derrière l'agriculteur, comme si la conversation ne l'intéressait pas, ce qui mit mal à